

LE CORPS DEBOUT

PAR PAUL VALADIER *

C'est le pied ! ou plutôt les pieds qui permettent à l'homme de se tenir debout se distinguant ainsi de l'animal. Son visage est alors sa carte de visite. L'Homme debout, physiquement et spirituellement, est à la fois fort et fragile.

Les scientifiques cherchent quel est l'organe, ou la fonction, qui pourrait au mieux caractériser le corps humain et sa spécificité parmi toutes les autres espèces animales.

Pourquoi pas le cerveau, si admirablement complexe qu'on est encore à balbutier sur son organisation, l'intrication des neurones, l'adaptabilité de cet organe aux cellules presque incalculables ?

Mais, pourquoi pas la main, si souple, si capable d'inventivité, si pleine d'esprit qu'elle a plus que toute autre partie du corps inspiré sculpteurs et peintres ?

Oui, pourquoi pas ? Et pourquoi pas les pieds ?

Les pieds ? Voilà une bonne plaisanterie, qui, dira-t-on, peut servir de hors d'œuvre à condition de passer très vite à plus de sérieux ! Eh bien, pas du tout.

Un anthropologue aussi savant et aussi reconnu par ses pairs qu'André Leroi-Gourhan a bel et bien soutenu que la station droite, liée à l'importance du pied, représente avec l'homme une situation parfaitement originale et sans précédent dans la lignée évolutive.

Au terme d'une longue recherche, déroutante au premier chef pour lui-même, il faisait cet aveu « *Nous nous étions préparés à tout admettre, sauf d'avoir débuté par les pieds.* »...

C'est qu'en effet l'accès à la station droite, au corps debout, entraîne avec elle toute une réorganisation de l'organisme sans laquelle ni la complexité, le volume et l'importance du cerveau humain ne s'expliqueraient, ni même le rôle et la souplesse de la main ne se justifieraient.

Le pied n'est donc pas essentiel en tant qu'organe particulièrement remarquable, mais parce qu'avec lui c'est toute l'économie du corps qui se trouve bouleversée ; il permet la station droite.

Or la verticalité du corps situe l'homme dans l'échelle des êtres à une place tout à fait propre et originale, et tout donne à penser aujourd'hui que ce passage à la verticalité a constitué une véritable rupture dans l'évolution.

C'EST pourquoi méditer sur le corps debout c'est aussi se donner accès à ce qu'il en est de l'homme dans sa réalité matérielle tout autant que dans sa réalité spirituelle.

Les anthropologues n'ont pas manqué de noter que le passage à la station droite redistribue la hiérarchie des sens ; l'odorat perd de son importance, alors que pour l'animal rivé au sol il a une place centrale, car il inscrit une dépendance forte de l'animal à son entourage immédiat.

Debout le corps se trouve en quelque sorte dégagé de son environnement immédiat, libéré pour une approche plus large, ouvert à d'autres perspectives.

Mais la station droite libère la main : elle devient un organe prêt à tout et bon à rien de précis, disponible en quelque sorte pour toutes les tâches que l'homme veut bien lui donner ; elle acquiert du coup une souplesse qui la rend apte à se soumettre à toutes les pulsions de la volonté.

On sait encore que le développement du cerveau humain a été rendu possible par la même position.

Et du coup c'est le visage qui devient la carte de visite de l'homme : enraciné dans le sol par les pieds, il est comme ouvert à toute aventure d'en haut, et c'est sur le visage désormais que se lisent les sentiments, les émotions et que se dit ce que parfois les mots ne parviennent pas à exprimer.

« L'intimité sexuelle elle-même se charge d'une qualité radicalement nouvelle depuis que, en s'approchant, l'homme et la femme s'offrent leurs deux visages et peuvent se dire des mots d'amour : et que la coadaptation et le mutuel désir des zones érogènes jouent entre des êtres qui se font face, capables d'échanger dans un même mouvement la chaleur de leur étreinte physique, le sourire de leur âme, la flamme de leurs yeux, la tendresse de leur expression verbale et la pointe de leur conscience » (Edouard Boné).

Or il faut bien mesurer la portée morale et spirituelle de cette importance des pieds. Car elle signifie que nous sommes des êtres debout ; c'est le constitutif même de notre corps, mais c'est aussi le symbole de notre réalité spirituelle.

Car par là l'homme, tout enraciné qu'il soit dans le sensible, n'y est pas englué, mais il en prend constitutionnellement distance.

Il se dresse au-dessus des choses, et l'on sait bien aussi à quel point cette position a permis le développement du langage.

OR le langage humain va bien au-delà des réponses immédiates à des sollicitations de l'entourage et bien au-delà de l'expression de besoins physiques ; il est comme un nouvel espace que l'homme se donne, immatériel et cependant éminemment concret puisqu'il permet d'ouvrir et d'habiter l'espace de la relation humaine.

La voix permet l'expression la plus personnelle et offre l'assise qui permet d'articuler les sons en direction des autres.

Comment ne pas voir à quel point la prise au sérieux de la station droite empêche de verser, soit dans un matérialisme qui ramène l'espèce humaine dans le rang des autres espèces, soit dans un idéalisme qui pose une totale discontinuité ?

Le fait d'être debout n'a pas moins de portée morale : l'homme est appelé à faire face, non pas seulement à suivre les traces toutes faites repérables par les sens ou par une enquête tâtonnante.

Il doit voir loin, anticiper l'événement, se donner à lui-même les moyens d'envisager les meilleures solutions, d'en peser les risques, d'en analyser la portée sur lui-même, sur autrui, sur l'avenir.

Debout il doit avant tout compter sur lui-même, livré en somme à une sorte de faiblesse qu'implique aussi la station droite, toujours instable et toujours à conquérir par le mouvement.

Debout encore il lui revient d'assumer ses actes, non pas de ployer sous la nécessité ou de rejeter sur d'autres sa part de responsabilité.

C'est en rassemblant toutes ces considérations, d'ailleurs nullement exhaustives, que les Pères de l'Église ont pu voir dans la station droite un signe de la destinée spirituelle et surnaturelle de l'homme.

Par elle en effet il s'arrache au moins partiellement à la dépendance animale envers l'environnement.

Par elle aussi il se tourne vers le haut, cette position faisant en quelque sorte signe vers une transcendance, figurant comme une situation d'attente ou d'écoute, se disposant à l'accueil du message d'autrui, mais aussi réceptif à une Parole qui l'appellerait à l'achèvement vers le dépassement de soi.

MAIS il convient d'aller jusqu'au bout de cette méditation sur le corps, notre véritable maître spirituel et moral, qui a tant des choses à nous dire...

Comment méconnaître en effet que la station droite nous met dans une situation extrêmement fragile : on le voit chez le marcheur qui doit toujours vaincre par le mouvement et la coordination subtile des membres la possibilité du déséquilibre et de la chute.

Debout, nous pouvons tomber, et par là ce qui fait notre grandeur parmi les animaux porte aussi la marque de notre faiblesse.

Dans tous les sens, physiques, intellectuels, moraux et spirituels, il est laborieux, coûteux, méritoire de se tenir debout : se recroqueviller dans sa coquille, baisser les bras, s'asseoir pour ne pas se relever, qui n'a éprouvé que ces attitudes ne sont pas seulement physiques, mais lourdes de significations bien plus profondes ?

Qui ne sait à l'inverse ce que signifie « faire face », aller de l'avant, foncer, simplement tenir debout, quand on se trouve dans l'impasse, le désarroi, l'échec, le découragement ou la solitude ?

Certes notre corps nous apprend lui-même à éviter les poses stoïques ; par mille signes de lassitude, de fatigue ou de maladie, il nous enseigne aussi que nous ne sommes pas que des êtres de la station droite, et qu'il faut avoir la sagesse de s'asseoir, de se détendre, de marquer la pause. Bref de ne pas jouer au héros du dépassement à tout prix.

C'est pourquoi si significative qu'elle soit, la station droite nous enseigne que nous ne sommes pas tout esprit, toute moralité, toute transcendance, mais que nous devons savoir « ménager la monture » et écouter la voix profonde du corps.

On pourrait donc dire avec ironie que nos pieds qui signifient notre éminence, nous rappellent aussi notre fragilité.

Saint Grégoire de NYSSE qui a fait de profondes méditations à ce sujet notait que c'est bien cette fragilité qui, paradoxalement, oblige l'homme à exercer sur toutes choses son pouvoir royal : n'étant pas aussi assuré que l'animal (notamment par ses instincts), il doit dominer par son esprit avec sagesse et discernement, sur lui-même comme sur le reste de la création.

On pourrait dire encore que le corps debout peut aussi apprendre à se courber et à s'agenouiller dans l'adoration. Il peut reconnaître un plus haut que lui et accepter de s'abaisser pour être relevé, et remis debout.

Mais seul un être debout peut s'abaisser et reconnaître, qu'ayant chuté, il peut être appelé à se redresser — à rendre grâce à Celui qui venu marcher sur nos chemins de ses propres pieds, nous aide à nous tenir sur nos propres pieds. À son image.

PAUL VALADIER

* Paul Valadier, jésuite, est professeur de philosophie morale et politique, au centre Sèvre, centre universitaire des Jésuites à Paris et à l'Institut catholique de Lyon.